



CATULLE MENDÈS

LE LÂCHE

**Catulle Mendès**

# **Le Lâche**



**Fundacja FESTINA LENTE**

Dans l'alcôve silencieuse, que blanchit à peine la lueur des lampes baissées, pendant que M. d'Argelés sommeille, un peu las, sous les cheveux de sa maîtresse, elle le regarde, heureuse. C'est terrible, ce qu'elle a osé. Elle, honnête femme, qu'environnaient tous les respects, mariée à un homme dont elle était l'unique joie et le plus bel orgueil, elle a quitté, furtive, à la nuit tombante, la maison conjugale, jetant aux domestiques, pour prétexte, qu'elle allait voir sa mère ; elle est descendue d'un fiacre devant le mur d'un jardin ; tremblante de peur, tournant la tête, avec l'angoisse d'un voleur qui crochète une porte, elle a ouvert la grille, au moyen d'une petite clé que M. d'Argelés lui avait remise, la veille, à l'Opéra, pendant le dernier entr'acte ; et, la pelouse traversée, un escalier monté, elle s'est trouvée dans une chambre inconnue ou, pour la première fois, épouvantée, extasiée, elle a subi le criminel délice de l'étreinte adultère ! Lamentable aventure. Car, non seulement elle a perdu à jamais l'honneur, le respect de soi-même, les bons sommeils paisibles, mais ceci s'achèvera sans doute dans une catastrophe. Son mari, cœur violent et bras résolu, est incapable de se courber sous l'affront ; il la tuera, dans la rage de son désespoir, ou se tuera lui-même. Elle sera une morte, ou pleurera

prés d'un cadavre. Eh bien! N'importe! Elle ne veut pas s'émouvoir de cet avenir sinistre. Elle chasse les noirs soucis. Elle est toute à l'ivresse d'aimer et d'être aimée. Le bonheur qu'elle a connu, qu'elle connaîtra encore, n'est pas payé trop cher même au prix de la vie. Oh! L'heure divine des lèvres unies, des haleines mêlées ! Comme il la serrait étroitement tout à l'heure, avec des promesses d'éternel amour! Même morte, il lui restera fidèle. Jusqu'à ce jour, elle ne l'ignore pas, M. d'Argelés a eu le cœur frivole, et on lui attribuait volontiers, en riant derrière l'éventail, plus d'une galante aventure. Mais, l'homme qu'il a été, il a cessé de l'être. Il aime, maintenant, il aime ! il le jure, et il l'a prouvé pendant six mois de tenace attente et de supplications douloureuses. Il est à elle comme elle est à lui, entièrement, éperdument ; et ce que leur tendresse a de coupable sera racheté par ce qu'elle aura de sublime ! Ils se réhabiliteront à force de bonheur.

Tandis qu'elle s'enorgueillit ainsi dans son crime heureux, une pendule sonne douze coups, et M. d'Argelés, éveillé dans un bâillement, dit à sa maîtresse, tout bas, parmi la caresse parfumée des cheveux :

– Comme les belles heures passent vite ! Hélas, ma bien-aimée, voici le moment où il faut que tu me quittes.

Elle s'écarte un peu, dans un frisson le considère, étonnée, comme ne comprenant pas.

– Moi te quitter? – dit-elle.

– Sans doute, ma chérie! Pour ne pas inspirer de soupçons à tes domestiques, pour être rentrée avant que ton mari soit revenu du cercle.

Elle a poussé un cri, elle est hors de l'alcôve, dans sa robe reprise à la hâte ; puis, de loin, très pâle, les yeux grands ouverts, avec des paroles saccadées :

– Es-tu fou? Te quitter? M'en aller? Pour ne pas inspirer de soupçons? à cause de mes domestiques, et de mon mari? Quels domestiques, quel mari? Est-ce que j'ai des gens, à présent, est-ce que je me souviens d'avoir été mariée? Tu m'as dit: *Viens, t' je suis venue*; y a-t-il un retour possible, après un tel départ ? Je ne puis sortir d'ici que pour aller où tu iras, avec toi. J'ai une maison : la tienne ; j'ai un lit : le tien. Si tu n'avais pas de chevet où reposer ta tête, je serais une vagabonde. Te quitter ? Oh ! j'ai mal entendu. 'Tu n'as pas dit cette parole, ou je l'ai mal comprise. Comment ! tu ne réponds rien ? Tu détournes la tête? C'est donc vrai, tu veux que je m'en aille, et que je revienne demain, sans doute, pour repartir encore, comme ce soir? Tu veux que je dise à mon mari, en rentrant : *Ma mère va beaucoup mieux, une indisposition, rien de plus t', et qu'en m'endormant auprès de lui, je cherche un nouveau prétexte pour la prochaine sortie ?* Oh! Misérable, et, moi, malheureuse! Tu as compté que je serais ta maîtresse sans cesser d'être la femme d'un autre. Nous nous aimerions quand je pourrais m'échapper. Je serais à toi, après avoir été à lui. C'est à son désir assouvi que nous devrions nos plaisirs. Ton baiser m'accepterait, tiède encore du sien, et moi je rapporterais tes lèvres à sa bouche! Oui, oui, je vois les choses. Ce que tu me demandes, c'est un amour prudent, qui a peur, qui se cache, qui prend des précautions, c'est de mentir, c'est de trahir, lui pour toi, toi pour lui, en

souriant! Je sais qu'il est des femmes capables d'une telle bassesse; quelques-unes, qui s'inquiètent peu de leur propre estime pourvu qu'elles ne s'aliènent point le respect courtois du monde, ont cette hypocrisie abjecte ! On peut tout se permettre, sauf de se compromettre. Sous couleur d'un bain ou d'une messe, aller en fiacre aux rendez-vous, la voilette baissée, sans oublier la boîte de poudre de riz pour cacher, au retour, la rougeur des baisers, surveiller sa parole, ses gestes, son regard, feindre de connaître à peine qui l'on aime, ne jamais écrire, ne jamais laisser traîner de lettres, c'est de cela qu'est faite leur vertu; et s'il leur arrive de rentrer un peu tard, il leur faut se coucher si vite, avant l'arrivée du mari, qu'elles n'ont pas toujours le temps de remplacer la chemise adultère ! Sache que je ne suis point pareille à ces femmes. Je me suis livrée, entière, à jamais. Ce que je t'ai donné, ce n'est pas une heure, c'est ma vie. J'ai rompu avec tout mon passé ; derrière moi, il ne reste plus rien de moi. J'ai consenti au crime, pas à la honte. Je ne veux pas me partager, je ne veux pas mentir! J'accepte, je désire les railleries, les mépris, les colères. J'ai pu être coupable, je ne saurais être vile; l'aveu hautain de mon amour est la seule excuse qui m'en reste! Et je prétends que ton audace égale la mienne. Mon cœur, mon corps, l'ivresse que tu m'as due, valent que tu t'enorgueillisses, et que tu proclames ton bonheur. Déshonore-moi si tu m'adores! Es-tu lâche, ou ne m'aimes-tu pas?

Elle parle, parle encore, debout, frémissante ; ses gestes ont l'air de jeter au vent, comme des haillons

méprisables, le vain honneur du nom, les fausses pudeurs mondaines, et tous les préjugés hypocrites.

Cependant, elle se tait, et M. d'Argelés se comporte comme un fort habile homme. Il n'a eu garde d'interrompre sa maîtresse! Mais, à présent, il s'approche, s'agenouille, lui prend les mains, doucement. Elle sait qu'elle est adorée, que, sur un signe d'elle, il mourrait avec joie ! Eh bien ! à cause même de cette tendresse, il doit épargner à son amie les déboires et les périls. Il ne demanderait pas mieux, lui, que d'être toujours auprès d'elle. Ne plus se quitter, quel rêve ! Aucun danger, aucune responsabilité ne pourraient le faire hésiter, s'il ne s'agissait que de lui-même. Ne devine-t-elle pas ses jalousies, ses cruels désirs de la posséder seul ? Mais, au prix même des pires angoisses, il faut qu'il la conserve honorée, estimée de tous. Il n'a pas le droit de l'entraîner dans la vie irrégulière, de faire d'elle une femme que l'on montre du doigt. Le monde est redoutable, se venge cruellement de celles qui le bravent. Il est des nécessités terribles, auxquelles on ne saurait se dérober. Et M. d'Argelés dit ces choses, beaucoup d'autres encore, avec une si adroite insistance, fait à son amie un tableau si effrayant des tristesses d'une existence déclassée, joint à ce pénible discours de si câlines tendresses, que la belle jeune femme baisse la tête, d'un air résigné, convaincue. Seulement, elle demande de ne pas partir sitôt, ce soir. Elle peut rester encore, sans aucun inconvénient pour sa réputation. Elle va écrire à son mari qu'elle demeurera une partie de la nuit auprès de sa mère plus souffrante,

et M. d'Argelés remettra la lettre à son valet de chambre qui la fera porter au cercle par un commissionnaire. Ť Oh ! la bonne pensée ! dit l'amant, et comme vous êtes bonne ! t' Elle s'assied, elle écrit, cache la lettre, la donne elle-même, par la porte entrebâillée, au domestique, avec des instructions rapides. Puis, souriante, ayant perdu le souvenir des amertumes et des colères, elle entoure de ses deux bras nus, - car où donc est la robe ? - le cou de M. d'Argelés, parle bas à son amant, penchée, et le baise, avec un petit bruit de lèvres, dans les cheveux.

Elle est toute autre, en vérité. Après l'amour farouche, qui s'exalte, c'est l'amour un peu frivole qui s'amuse. Elle rit, elle a de mignonnes moues. Elle ne demande plus, d'une voix ardente : Ť Tu m'aimeras toujours, n'est-ce pas ? t' elle dit, coquette : Ť Me trouves-tu jolie ? t' Même elle avoue qu'elle a été bien romanesque tout à l'heure. Les grands sentiments sont beaucoup mieux à leur place dans les livres que dans la vie. C'est fort heureux qu'il soit raisonnable, lui, qu'il l'ait empêchée de faire des folies. Elle le remercie. Ne pas rentrer, quitter son mari, afficher sa liaison, comment avait-elle pu imaginer des énormités semblables ? Désormais elle fera ce qu'il voudra, sans révolte. Et ce sera charmant. Ils seront heureux, sans inquiétude. Ils se cacheront si bien ! Il verra comme elle sera ingénieuse à trouver des occasions de le voir mystérieusement. Ť Mon mari ne se doutera de rien, tant je serai adroite. Même, pour dérouter ses soupçons, je serai, auprès de lui, plus attentionnée, plus tendre



qu'autrefois. Oh! la bonne dupe! Quand je lui aurai joué un bon tour, c'est nous qui rirons, tous les deux. Ce sera drôle, dis? t' M. d'Argelés écoute avec des signes qui approuvent. Il est tout r fait content de la voir revenue r des idées pratiques ; n'étant pas homme r s'accommoder d'une femme hautaine et trop magnanimement passionnée. Sa bonne humeur déteste d'être secouée par de furieux élans de passion. Telle qu'elle se fait voir r cette heure, sa maîtresse lui plaît tout r fait. Il est même décidé r prolonger quelque peu cette intrigue, pas compromettante, sans responsabilité ; et, en songeant de la sorte, il baise avec une ardeur r peu près sincère les neigeuses épaules d'où glissent des dentelles, et se grise, avec satisfaction, de la tiède odeur de santal qui émane des beaux bras levés.

Mais un bruit de pas, tout r coup, sonne derrière le mur, sur l'escalier qui monte du jardin.

– Qui vient lr? – dit M. d'Argelés.

Alors, elle se dresse, elle a les yeux pleins de flammes, elle crie:

– Celui qui vient, c'est mon mari! r qui j'ai tout avoué, r qui j'ai envoyé la clé qui ouvre la grille de ton jardin!

Puis, tandis que la porte cède sous une poussée furieuse, elle ajoute, terrible, dans la joie de son amour vengé:

– Mon mari! Qui nous tuera tous deux, moi, l'adultère, et toi le lâche!

Catulle Mendès  
*Le Lâche*

Redakcja: *Anna Oldak, Hanna Milewska*

Projekt okładki:  
*Małgorzata Chustecka - STUDIO OŻYWIANIA KSIĄŻKI KARTALIA*

Copyright © for the e-book edition  
by FUNDACJA FESTINA LENTE 2014

Warszawa 2014

ISBN 978-83-7904-210-4, Festina 2014

Fundacja Festina Lente  
ul. Nowoursynowska 160B/7  
02-776 Warszawa



FUNDACJA  
FESTINA LENTE

[www.festina-lente.org.pl](http://www.festina-lente.org.pl)



[www.chmuraczytania.pl](http://www.chmuraczytania.pl)



[www.eLib.pl](http://www.eLib.pl)